

Raisons de la défaite de Napoléon au Portugal

António Pedro Vicente



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rives/3881>
DOI : 10.4000/rives.3881
ISBN : 978-2-8218-0068-7
ISSN : 2119-4696

Éditeur

TELEMME - UMR 6570

Édition imprimée

Date de publication : 15 juillet 2010
Pagination : 13-26
ISSN : 2103-4001

Référence électronique

António Pedro Vicente, « Raisons de la défaite de Napoléon au Portugal », *Rives méditerranéennes* [En ligne], 36 | 2010, mis en ligne le 15 juillet 2011, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rives/3881> ; DOI : 10.4000/rives.3881

Raisons de la défaite de Napoléon au Portugal

António Pedro VICENTE
Université Nova de Lisbonne

Résumé : Entre 1801 et 1811, le Portugal a été le théâtre d'affrontements militaires que l'historiographie désigne souvent comme « Guerre d'Espagne ». Pourtant la position stratégique et commerciale du Portugal en faisait un enjeu en lui-même, comme le prouve l'intervention de Napoléon dès 1801. Les erreurs successives commises par l'armée française au cours des différentes campagnes conduisent à un échec programmé par l'impréparation des hommes, les dissensions des généraux et les aspects propres au terrain. Toutefois, elles servent aussi de révélateur à toutes les insuffisances de la conduite des opérations et, à ce titre, laissaient présager de la défaite en Espagne et sur d'autres terrains.

Abstract: Between 1801 and 1811, Portugal was the theatre of military operations often called "Guerre d'Espagne" (*Peninsular war*) in historiography. The strategic and commercial importance of Portugal was a stake in itself which is revealed by Napoleon's invasion as early as 1801. The French army's repeated mistakes throughout the different campaigns entailed a defeat that was widely due to a lack of soldier's training, differences of opinion between generals as well as particularities of the war zone. It also illustrates the deficiency in the command of the army which forecasted a defeat in Spain and on other battlefields.

Resumo: Entre 1801 e 1811, Portugal foi o palco de confrontos militares que a historiografia refere frequentemente com o nome de «Guerra de Espanha». Contudo, a posição estratégica e comercial de Portugal constituía em si mesma uma razão para esses acontecimentos, como o prova a intervenção de Napoleão desde 1801. Os sucessivos erros cometidos pelo exército francês ao longo das várias campanhas levam a uma derrota previsível devido à falta de preparação dos homens, às dissensões entre os generais e às características do terreno. Todavia, elas são também reveladoras das insuficiências na condução das operações e, desta forma, pressagiavam a derrota na Espanha e noutros locais.

L'histoire de l'épopée napoléonienne oublie généralement de mentionner que le Portugal a été le théâtre d'importantes batailles entre 1801 et 1811, période au cours de laquelle des soldats portugais ont combattu les forces françaises aux côtés des armées anglaises et espagnoles à travers la péninsule ibérique et jusqu'au sud de la France. Lorsque l'on étudie cette période profondément et pendant de nombreuses années, comme nous l'avons fait, on ne peut qu'être étonné par la désignation générale de Guerre d'Espagne donnée à cette épopée commencée par la Révolution Française et dont quelques années plus tard Napoléon, d'abord en tant que consul puis en tant qu'empereur, deviendrait le personnage principal. Celui-ci ne se rendit jamais au Portugal mais y envoya des émissaires ou des alliés dans le but d'avoir la mainmise sur une nation dont les frontières avaient été fixées depuis longtemps ; une nation dont la position stratégique était capitale pour le commerce international et d'une importance fondamentale pour son vieil allié l'Angleterre. Effectivement, ce pays trouvait sur les côtes portugaises, celles de ses colonies et des îles adjacentes, le meilleur port de refuge nécessaire au soutien de ses intérêts économiques, à une époque où ceux-ci avaient été mis à mal par l'indépendance des Etats-Unis. Il suffit de mentionner le Brésil pour évaluer à quel point l'Angleterre profitait d'une source de richesses vitale pour l'équilibre de son économie¹. D'ailleurs, avant même que Napoléon ne devienne un homme politique important, de très nombreux patriotes français écrivaient au Directoire pour expliquer à ses dirigeants que le meilleur moyen de vaincre l'invincible Albion était de conquérir le Portugal. Ce qui démontre bien, si besoin en était, que le Portugal était considéré comme le soutien fondamental au développement de son vieil allié². Napoléon s'aperçut très tôt de l'importance stratégique du Portugal et estimait qu'il fallait le conquérir pour pouvoir concrétiser pleinement son projet d'unir l'Europe sous les ailes protectrices de l'aigle impérial³.

ÉCHEC DIPLOMATIQUE, STRATÉGIQUE ET MILITAIRE

En 1801, le Portugal est envahi sur son ordre et au nom de ses intérêts. À l'époque, Godoy, le puissant dirigeant espagnol, est convaincu qu'une coalition franco-espagnole viendra à bout de la suprématie anglaise et décide de s'allier à la France, poussé à la fois par son ambition et par la crainte de déplaire à Napoléon plus que par admiration pour lui. C'est ce que l'on peut déduire de la lecture

1 António Pedro VICENTE, « A influência inglesa em Portugal. Documentos enviados ao Directório e Consulado, 1796-1801 », in *Revista de História das Ideias*, vol. II, Coimbra, Faculdade de Letras, 1988.

2 Idem, *Ibidem*.

3 « Olivença, Início da Expansão Napoleónica na Península », in *Revista História*, juin 2001.

attentive des *Mémoires*⁴ du politique espagnol rédigés au cours de son long exil, qui ne se terminent qu'à sa mort à Paris en 1851, ainsi que de la correspondance de Napoléon dans laquelle celui-ci exprime clairement son intention de commencer la conquête de la Péninsule Ibérique par le Portugal. Pour ce faire, il lève d'abord une armée commandée par son beau-frère, le général Leclerc, à laquelle il ajoute d'autres troupes placées sous le commandement du général Saint-Cyr. Godoy comprend très vite que l'Espagne ne gagnerait rien dans cette guerre dont la France serait la seule bénéficiaire et regretterait plus tard de n'avoir été qu'un jouet dans les mains du dictateur français. Cette invasion marque la première phase du projet de Napoléon de conquérir l'Espagne, projet que, grâce à d'habiles manœuvres politiciennes, il finirait par la mettre à exécution.

Dans cet essai sur la défaite des armées de Napoléon en territoire portugais, seront évoquées les raisons pour lesquelles la première incursion des forces napoléoniennes au Portugal a débouché sur l'échec de ses projets. Effectivement, avec cette première invasion, qui eut lieu en 1801, Napoléon poursuivait deux objectifs : d'une part conserver le soutien de l'Espagne et, d'autre part, une fois conquis le territoire portugais en totalité ou en partie – fait qui se concrétisa avec la conquête de la Province de l'Alentejo – négocier à son avantage avec les Anglais avec lesquels il était déjà engagé par le Traité d'Amiens. L'échange de ces territoires conquis, très importants pour l'ennemi lui permettait d'obtenir des avantages économiques dans d'autres régions alors en possession de l'Angleterre, notamment en Amérique⁵. Mais la trêve fut de courte durée, Godoy et Lucien Bonaparte, frère de Napoléon et ambassadeur de France en Espagne, signèrent un accord de paix qui n'allait absolument pas bénéficier à la France dans la mesure où ils s'étaient limités à prendre possession de Olivença, négligeant les autres territoires conquis. Ainsi le traité de Badajoz servait-il les intérêts portugais faisant échouer tous les espoirs que Napoléon avait déposés dans « la monnaie d'échange » que le Portugal constituait potentiellement⁶. Les lettres que le consul français adressa à Talleyrand et à Lucien Bonaparte sont très claires et ne laissent aucun doute sur les projets qu'il nourrissait. En ce sens, cette première incursion se solda par un échec⁷.

Quant à la deuxième invasion, menée sous le commandement administratif et militaire de Junot, ancien ambassadeur de France au Portugal, elle aboutirait également à un échec dans la mesure où elle ne permettrait pas à Napoléon de

4 « Godoy e Portugal, uma leitura das suas *Memórias* » in *O Tempo de Napoleão em Portugal*, Lisboa, Comissão Portuguesa de História Militar, 2^a edição, 2000.

5 « Olivença, início da Expansão Napoleónica em Portugal », art. cit.

6 *Idem*.

7 António Pedro VICENTE, « Portugal perante a política Napoleónica dos Bloqueios Continentais à Invasão de Junot », in *Guerra Peninsular, Novas Interpretações*, Lisboa, Tribuna da História, 2005.

concrétiser ses projets. Les contrariétés commencèrent dès que l’envahisseur entra dans Lisbonne sans avoir pu empêcher la fuite de la famille royale vers le Brésil. Junot ne s’empara ni du Régent ni de sa couronne et ainsi, contrairement à l’Espagne, le Portugal allait demeurer un pays indépendant. Par ailleurs, Junot, dont il était légitime de penser qu’il connaissait le pays et la mentalité de ses habitants, allait démontrer une incapacité totale à gouverner la nation occupée. En premier lieu, il ne comprit pas que l’Angleterre, qui jusque là avait hésité à s’engager aux côtés du Portugal, ne consentirait jamais à ce que lui soit retiré son allié le plus utile avec sa colonie du Brésil qui l’alimentait en produits de première nécessité pour le fonctionnement de son économie gravement atteinte par l’indépendance des États-Unis. Il négligea également le fait qu’un pays dans lequel l’indépendance était une tradition séculaire supporterait mal une quelconque tutelle, aussi douce fût-elle. Quant à la stratégie consistant à justifier l’invasion française comme une protection contre l’opresseur anglais, elle fut un échec total et ne fit qu’alimenter les pamphlets virulents hostiles à la Révolution Française et à la politique qui s’ensuivit et qui peut être considérée comme la ‘troisième phase révolutionnaire’ suivant Jacques Godechot⁸. Les batailles de Columbeira, Roliça et Vimeiro, menées par les généraux de Junot contre les armées anglo-portugaises et remportées par les Anglais venus alors se porter en aide aux Portugais, constituent une preuve irréfutable de cette profonde défaite. D’ailleurs il suffit de lire la correspondance échangée entre Napoléon et Junot pour comprendre à quel point ce dernier ignorait tout de la mentalité portugaise. Napoléon faisait preuve de bien plus de lucidité et d’intelligence quant à la situation dans laquelle se trouvait Junot et aux risques que celui-ci courait en adoptant une attitude qui ne tenait pas compte de la réalité du pays occupé. Ainsi, dans sa lettre du 7 janvier 1808, répondant à une missive de Junot datée du 21 décembre, Napoléon affirme-t-il⁹ :

« Je reçois votre lettre du 21 décembre. Je vois avec peine que, depuis le 1^{er} décembre, jour de votre entrée à Lisbonne, jusqu’au 18, où ont commencé à se manifester les premiers symptômes d’insurrection, vous n’avez rien fait. Je n’ai cependant cessé de vous écrire : Désarmez les habitants ; renvoyez toutes les troupes portugaises ; faites des exemples sévères ; maintenez-vous dans une situation de sévérité qui vous fasse craindre. Mais il paraît que votre tête est pleine d’illusions, et que vous n’avez aucune connaissance de l’esprit des Portugais et des circonstances où vous vous trouvez. Je ne reconnais pas là un homme qui a été élevé à mon école. Je ne doute pas que, en conséquence de cette insurrection, vous n’avez désarmé la ville

8 *Idem, Ibidem*

9 *Lettres inédites de Napoléon I^{er}* (An VIII — 1815), tome premier, (An VIII — 1809), deuxième édition, Paris, Librairie Plon, 1897, p. 136.

de Lisbonne, fait fusiller une soixantaine de personnes et pris les mesures convenables. Toutes mes lettres vous ont prédit ce qui commence à vous arriver et ce qui vous arrivera bientôt. Vous serez honteusement chassé de Lisbonne, aussitôt que les Anglais auront opéré un débarquement, si vous continuez à agir avec cette mollesse. Vous avez perdu un temps précieux, mais vous êtes encore à temps. J'espère que mes lettres, que vous aurez reçues successivement, vous auront fixé sur le parti à prendre, et que vous aurez adopté des mesures fortes et vigoureuses, sans vous repaître d'illusions et de bavardages. Vous êtes dans un pays conquis, et vous agissez comme si vous étiez en Bourgogne. Je n'ai ni l'inventaire de l'artillerie ni celui des places fortes ; je ne connais ni leur nombre ni leur situation. Je ne sais pas même si vous les occupez. Vous n'avez pas encore envoyé au ministre la carte de vos étapes depuis Bayonne jusqu'à votre première place forte, ni aucune note sur la situation du pays. J'avais cependant de fortes raisons de le désirer. Enfin je suis porté à croire que mes troupes ne sont pas encore dans Almeida. S'il arrivait quelque événement, vous vous trouveriez bloqué par les Portugais. Il y a dans tout cela une singulière imprévoyance. »

La teneur de la correspondance échangée entre Napoléon et Junot, comme celle de la lettre que nous venons de citer en partie, montre bien que ce dernier n'était pas l'homme de la situation. Après huit mois passés au Portugal il rentra en France. Une fois de plus, les intérêts de Napoléon étaient contrariés.

L'expédition de Soult constitue la troisième invasion, au service des intérêts expansionnistes de Napoléon en Europe et requiert une analyse sous plusieurs angles, seule à même de rendre compte des erreurs qui y furent commises et de leur poids dans la défaite. Après l'embarquement des troupes françaises, à la suite de la « Convention de Sintra », le pays se trouvait dans un état de totale anarchie surtout après le départ du général anglais Moore, qui, dans une certaine mesure, était parvenu à calmer les esprits les plus exaltés dans le nord du Portugal. Ainsi, les désaccords entre le commandement anglais et l'évêque de Porto ne cessaient d'augmenter du fait que celui-ci considérait sa ville comme le siège du gouvernement. Le peuple, alarmé par les rumeurs d'une nouvelle invasion, rendait encore plus ingouvernable le pays qui venait tout juste d'échapper à la tutelle des étrangers.

Après la Convention de Sintra, l'Angleterre fit en sorte que soient respectés les intérêts du Portugal, qui depuis longtemps, jouaient en sa faveur face aux menaces françaises. Ajoutons que, dans l'intervalle entre l'invasion de Junot et celle de Soult, l'Espagne se trouvait pratiquement sous tutelle française, si l'on excepte la région de Cadix où allaient bientôt se réunir les Cortes qui contribueraient de façon décisive à l'installation du régime constitutionnel. Enfin, dans le court laps de temps qui sépare le départ de Junot de la nouvelle invasion, l'Angleterre continua à aider le Portugal. C'est ainsi que, à Porto, le colonel anglais Robert Wilson, demeurant à l'écart des dissidences politiques citées plus haut, équipa et

disciplina un corps d'armée portugais et en fit deux bataillons d'infanterie, deux de cavalerie et une batterie d'artillerie qu'il baptisa *Leal Legião Portuguesa* (Loyale Légion Portugaise) en opposition au nom de *Legião Portuguesa*¹⁰ donné par Junot au corps d'armée formé par les dix mille combattants lusitaniens engagés aux côtés des armées napoléoniennes. C'est à cette même époque que le général anglais Beresford, qui avait été détaché à Madère, à partir de 1807 se rendit pour la deuxième fois en territoire portugais pour s'y voir confier l'organisation de l'armée portugaise.

Nous avons fait une brève allusion aux événements liés à l'invasion menée par Soult. On le sait, le général Moore, avant de mourir au champ de bataille en Galice, avait réussi à repousser les armées de Junot, Ney et Soult, soit près de 60.000 hommes, loin des frontières portugaises. Napoléon ordonna alors à Soult qu'après avoir anéanti l'armée anglaise, fortement ébranlée par la mort de son commandant, de marcher sur le Portugal et d'occuper la ville de Porto au début du mois de février 1809. Pour l'aider dans sa tâche, le général Victor s'installerait à Mérida et menacerait Lisbonne. Quant au général Lapisse, détaché du corps d'armée de Bessières, il occuperait Salamanque, Ciudad Rodrigo et Almeida : ainsi la ligne du Douro serait garnie de troupes et l'arrière-garde de l'armée française de Galice serait protégée. Tout portait donc à croire que Soult était suffisamment protégé pour pouvoir entrer au Portugal sans courir de gros risques. Par ailleurs, l'armée portugaise était en phase de réorganisation et l'Espagne était pratiquement occupée par les troupes françaises.

LA MÉCONNAISSANCE DU TERRAIN

Ces ordres donnés par Napoléon prouvent incontestablement qu'il ignorait tout de l'état des routes espagnoles et portugaises et que les quelques informations qu'on lui avait fournies étaient pour le moins lacunaires. Sur le théâtre des opérations, les besoins essentiels à une armée ne pouvant être satisfaits, faute d'un approvisionnement en vivres organisé ; les soldats qui pratiquaient la maraude, étaient obligés de se déplacer en petits groupes à la merci des attaques perpétrées par des paysans armés. Ces derniers profitaient des obstacles d'un terrain qu'ils connaissaient bien pour provoquer d'innombrables embuscades, assassinant les petits contingents militaires nécessaires à l'occupation de chaque point stratégiquement important pour poursuivre la marche. Ainsi les troupes se dispersaient et les contingents perdaient des hommes. Malgré tout, grâce à la trahison des commandants espagnols, Soult réussit sans aucune difficulté à

10 António Pedro VICENTE, « A Legião Portuguesa em França: uma abertura à Europa » Lisboa, *Actas do III Colóquio da Comissão Portuguesa de História Militar*, Lisboa, 1992 et P. Boppe, *La Légion Portugaise, 1807-1813*, Paris, Berger Levrault, 1897.

occuper Ferrol à la fin du mois de janvier. Ajoutons qu'à proximité de la frontière, des milliers de soldats de l'armée espagnole sous les ordres du général La Romana désertèrent. Napoléon estimait alors que la défaite des armées espagnoles entraînerait la reddition de l'Espagne. Les troupes de Soult prirent position à Tuy, Salvaterra et Vigo, sur la frontière portugaise. Là, un premier obstacle se présenta que Napoléon et Soult avaient mésestimé : la traversée du Minho. Si le maréchal avait eu connaissance de la difficulté que posait la traversée de ce fleuve, jamais il ne l'aurait tentée et aurait ainsi gagné un temps précieux. Tout d'abord il aurait dû commencer par porter ses troupes à un endroit qu'il utiliserait d'ailleurs ultérieurement, là où les gros obstacles pouvaient être surmontés. Il faut dire que le Minho, ligne de séparation entre l'Espagne et le Portugal, depuis l'embouchure et au cours de 65kms à l'intérieur des terres, cesse d'être navigable en amont de Monção. Soult, qui avait décidé de passer le Minho à Valença dut y renoncer car les fortes pluies d'hiver avaient gonflé le débit du fleuve. Il choisit alors comme lieu de passage le hameau de Seixas près de Caminha qui se trouvait un peu plus bas sur la rive droite. Toutefois, les Portugais présents sur le terrain, parmi lesquels Gonçalo Coelho de Araújo et le colonel français au service du Portugal, Champalimaud, tous deux sous le commandement de Bernardim Freire d'Andrade, avaient pris soin de retirer toute embarcation qui pourrait faciliter le passage des troupes¹¹. Malgré les difficultés dues à la force du courant, cette tentative, qui eut lieu le 16 février avant le lever du jour permit le passage de 300 hommes qui furent aussitôt abattus par les soldats portugais. Ce même jour, aux environs de midi, une nouvelle tentative eut lieu devant Vila Nova de Cerveira. Là encore Soult s'y prit mal et les ordonnances du Gouverneur Gonçalo Coelho de Araújo repoussèrent énergiquement ses armées. Devant l'impossibilité de traverser le Minho et d'entrer au Portugal, Soult choisit la ville d'Orense en Galice, comme nouveau point de passage. Etant donné que cette région était en proie à des convulsions, le Maréchal devait la conquérir village par village, sans cesse arrêté dans sa marche par les innombrables barricades dressées par les habitants. Six mois s'étaient écoulés depuis la Convention de Sintra et le départ de Junot, quand le 6 mars, l'avant-garde de l'armée du Duc de Dalmatie arriva près de Monterrey, à la frontière de la province de Trás-os-Montes. C'est à peu près à cette date que le Duc de Beresford, le général anglais que la Régence avait choisi pour aider les forces portugaises, débarqua à Lisbonne. Il était tard pour éviter l'invasion. Après la prise de Chaves, Soult était arrivé sans grands encombres à Porto en suivant la route de Braga. C'est à proximité de cette ville, au nord-est, sur la position de Carvalho d'Este, que commencèrent les troubles populaires qui allaient provoquer l'assassinat d'une partie de l'Etat Major portugais qui était

11 António Pedro VICENTE, *Bernardim Freire de Andrade e Castro, um soldado da Guerra Peninsular*, Lisboa, Arquivo Histórico Militar, 1970.

sous le commandement de Bernardim Freire de Andrade, lui aussi assassiné sous prétexte qu'il était jacobin, alliés aux Français et donc traître. La misère dans laquelle se trouvait le pays, l'absence de moyens nécessaires au combat si souvent réclamés par ceux qui étaient en charge de la défense du Minho et de Porto, menèrent à une situation chaotique. Dans ce contexte, l'armée de Soult atteignit Porto et, le 28 mars, la reddition fut proposée à ceux qui défendaient la ville. Soult s'attarda à Porto deux mois de plus que prévu contrariant ainsi les plans de Napoléon. Précisons qu'il régnait alors dans la ville un climat délétère alimenté, d'une part par la misère matérielle et psychologique dans laquelle le peuple était tombé et, d'autre part par la démagogie de l'évêque gouverneur de Porto. Tout cela faisait que de nombreux Portugais caressaient le rêve d'être gouvernés par un roi français comme ceux que Napoléon avait installés sur les trônes des pays conquis. D'ailleurs, pendant son court séjour au Portugal, Soult, lui-même, fit tout pour attirer la sympathie des Portugais et créer un climat de paix de façon à rallier les mécontents dont le nombre ne cessait d'augmenter¹².

Toutefois, il n'avait pas prévu l'avancée des armées anglo-portugaises où se détachaient les troupes de la *Leal Legião Lusitana* de Wilson et celle de Wellington qui se rejoignirent sur la Serra do Pilar devant Porto, sur la rive gauche du Douro que Soult avait eu l'imprudence de laisser sans défense. À partir du 12 mai 1809, un mois et demi après la conquête française de Porto, Wellington profita, avec prudence, de la situation militaire que ses ennemis lui offraient. Le Douro, dans les eaux duquel tant d'habitants de Porto avaient perdu la vie au cours du triste épisode du 'Ponte das Barcas' (pont des bateaux), fut franchi. Ainsi se termina, par un nouvel échec pour les armées napoléoniennes, la troisième invasion du Portugal. Le maréchal Soult dont les qualités militaires ne sont pas en cause et que l'empereur avait fait Duc de Dalmatie pour le récompenser de son courage et de ses qualités de stratège, révéla une totale méconnaissance du pays qu'il voulait conquérir. Sans doute n'avait-il pas compris pourquoi les Anglais s'étaient empressés, peu de temps auparavant, pendant l'occupation menée par Junot, de venir au secours de leur vieil allié.

Toutefois, Napoléon n'abandonnait pas l'idée de conquérir le Portugal, qui contrairement à l'Espagne presque entièrement sous sa coupe, était toujours indépendant. Il chargea Masséna de cette mission quelques mois après l'échec de Soult à Porto. Rappelons que l'ancien ministre espagnol, Manuel Godoy, alors exilé en France, s'était laissé convaincre, comme il l'a d'ailleurs écrit dans ses *Mémoires*, que l'alliance des deux puissances, française et espagnole, permettrait de venir à bout de la suprématie anglaise. Or, ce but n'avait toujours pas été atteint. Une fois la flotte de la coalition franco-portugaise défaite, d'abord à Aboukir

12 J.J. TEIXEIRA BOTELHO, *História Popular da Guerra Peninsular*, Porto, Livraria Chardon, 1916.

puis à Trafalgar, Napoléon allait prendre conscience qu'il lui était impossible de débarquer sur les côtes anglaises. Par ailleurs, depuis le Directoire¹³, les dirigeants français et notamment Bonaparte, alors simple consul, avaient reçu en provenance de tous les coins de France, de nombreuses lettres de patriotes français, conservées aujourd'hui aux archives de Vincennes, leur donnant des conseils sur la meilleure façon de soumettre l'Angleterre. Dans toutes ces missives une seule et même recommandation : pour vaincre l'Angleterre, il fallait d'abord défaire son vieil allié le Portugal de façon à porter un rude coup à l'économie anglaise. Effectivement, l'Angleterre trouvait sur les côtes portugaises une excellente base pour l'essor de ses activités commerciales et industrielles, pour l'acquisition de ses matières premières, notamment de celles qu'elle avait quelque difficulté à trouver depuis l'indépendance des Etats-Unis. Mais le Portugal lui offrait également un domaine commercial qui embrassait de vastes territoires : les îles adjacentes et le Brésil où l'Angleterre jouissait d'avantages douaniers concernant des produits d'une importance cruciale pour son industrie. Le Portugal était en somme la « vache à lait » de l'Angleterre selon l'expression d'un patriote français et sa conquête provoquerait sa banqueroute. Il ne faut donc pas s'étonner que Napoléon tînt tant à avoir la mainmise sur cette partie de la péninsule. L'Espagne était conquise et vivait sous le joug d'un roi français. À l'époque, tout le territoire espagnol, à quelques rares exceptions, comme la ville de Cadix, luttait depuis le 2 mai pour recouvrer son indépendance.

RIVALITÉ DES OFFICIERS

Les 80.000 soldats que comptait l'armée de Masséna (Prince d'Essling) faisaient partie de deux des 9 corps d'armée maintenus dans la péninsule. Parmi les officiers supérieurs qui étaient à leur tête, Ney, le fameux général de cavalerie et les deux généraux vaincus précédemment, Junot et Soult, étaient sous le haut commandement de Masséna. Là encore le choix de Napoléon s'avéra très vite désastreux : Ney estimait que le commandement de l'expédition devait lui revenir et ce en raison de son rang élevé ; Junot et Soult, soudain commis à un rôle subalterne et aux ordres d'un camarade, qui plus est, ignorant tout du Portugal, faisaient régner un sentiment de malaise au sein de leurs troupes. Voilà quelques raisons parmi d'autres qui ne tarderaient pas à provoquer des dissidences et des résultats adverses aux intérêts de la politique française.

Dans ses *Mémoires*, le général Foy, décrit de façon explicite le comportement de ces officiers et d'autres encore, comme Eblé, Fririon, Reynier, tous haut gradés dont les désaccords, qui commencèrent dès Salamanque, portèrent un grave préjudice au fonctionnement des armées françaises et contribuèrent à favoriser les Portugais. Cette gigantesque armée entra en territoire portugais au début du mois

13 António Pedro VICENTE, « A influência inglesa em Portugal », art.cit.

d'août 1810 et tomba sur un premier obstacle : Almeida. De l'avis de plusieurs stratèges, Masséna avait déjà commis plusieurs erreurs. Ainsi perdit-il un temps précieux à vouloir conquérir la place forte de Ciudad Rodrigo. Même constat à Almeida où, toutefois, la chance lui sourit quand le 26 août, la poudrière de la forteresse explosa, précipitant la reddition¹⁴. D'ailleurs, le temps et l'énergie employés à conquérir une forteresse ne faisaient déjà plus partie des pratiques en vigueur à l'époque. Il suffisait d'en faire le siège de façon à protéger l'arrière-garde contre toute attaque. De plus, voulant entrer dans Lisbonne, Masséna choisit de prendre la rive droite du Mondego, erreur qu'il aurait pu éviter s'il avait pris connaissance du rapport de l'un des ingénieurs de Junot, un dénommé Boucherat, qui expliquait clairement les raisons pour lesquelles le chemin menant vers la capitale ne pouvait en aucun cas se faire en empruntant cette rive¹⁵. Masséna, calculant qu'il nécessitait 17 jours de vivres jusqu'à Lisbonne, ordonna aux corps d'armée de faire les récoltes dans les champs abandonnés par les paysans. Cette décision lui porta préjudice. Une autre erreur fut également lourde de conséquences : l'absence d'un service des vivres amenait les soldats à pratiquer le pillage. Ce système de maraude avait des effets tragiques et des conséquences funestes quand les voleurs étaient découverts. L'armée de Masséna passa ainsi par Pinhel, Trancoso, Mangualde, Guarda, Celorico, Fornos. Après avoir traversé l'affluent du Douro, le Coa, Masséna arriva à Viseu, désertée par sa population. Le Maréchal semblait avoir oublié que l'automne approchait et que, les chemins seraient bientôt difficilement praticables. Ses plans étaient peu à peu mis en difficulté. Il était surveillé nuit et jour par l'armée anglo-portugaise sous le commandement de Wellington, lequel avait conseillé aux habitants d'abandonner leurs foyers et d'emporter ou de cacher tout ce dont l'ennemi aurait pu tirer profit. Mais c'est à Bussaco que la gloire du Prince d'Esling va commencer à se ternir. Cette chaîne de montagnes, qui depuis le Mondego se dirige au cours de huit milles vers le nord, allait être fatale aux plans français. Toutes les routes venant de l'est qui permettent de rejoindre Coimbra, passent par des reliefs montagneux qui rendent difficiles le passage d'une armée quelle qu'elle soit. C'est là que Masséna fut stoppé dans sa marche par des troupes déployées sur les hauteurs de la montagne. Les forces anglo-portugaises comptaient quelques 70.000 hommes. Le 27 août, vers deux heures du matin, l'armée française se mit en mouvement et attaqua au lever du jour. Les Français perdirent 4.500 hommes dont 223 officiers. Devant ce revers, Masséna ordonna de tourner la position, ce qu'il aurait sans doute fait beaucoup plus tôt s'il avait eu connaissance de la topographie des lieux.

14 António Pedro VICENTE, « Almeida em 1810, 1ª etapa de uma invasão improvisada », in *O Tempo de Napoleão em Portugal*, *op.cit.*

15 *Le Génie Français au Portugal sous l'Empire. Aspects de son activité à l'époque de l'occupation de ce pays par l'armée de Junot, 1807-1808*, Lisboa, Serviço de História Militar do Estado Maior do Exército, 1984.

Les quelques officiers portugais de la *Legião Portuguesa*, qui accompagnaient l'armée française n'aident pas Masséna : serait-ce par méconnaissance du terrain ou bien accès de patriotisme ? Toujours est-il que l'armée française perdit presque deux jours à découvrir le chemin menant à Coimbra par Boialvo (Águeda). Enfin le 29 août, aux premières heures du matin, l'armée se mit en route vers Coimbra, point de passage obligatoire pour les deux armées¹⁶ et prit la direction de Pombal puis de Leiria (centre névralgique pour les combattants). Les troupes anglo-portugaises, devançant toujours les troupes françaises, allèrent en direction du sud jusqu'aux célèbres lignes de défense de Torres Vedras qu'elles avaient précédemment fortifiées mettant à profit le temps précieux que les multiples erreurs de Masséna leur avaient concédé. Selon les mémorialistes, ces erreurs ne seraient pas toutes de l'entière responsabilité de Masséna : ils affirment que, pour de mesquines questions de jalousie ou autres, des informations importantes ne lui furent pas fournies (ainsi le rapport de Boucherat). Quant aux nominations de Junot, Soult et Ney, lesquels se sentant humiliés d'être sous les ordres du Prince d'Essling, ne luttèrent pas de façon efficace, elles ne sont pas non plus le fait de Masséna. Celui-ci arriva bien tard devant les lignes de Torres Vedras. Il ne put les franchir et dû renoncer définitivement à entrer dans Lisbonne. Des villes et des villages désertés par leurs habitants, le manque de nourriture, de secours depuis longtemps demandés, jamais arrivés, l'absence de toute collaboration de la part des chefs militaires de prestige¹⁷, l'ignorance dans laquelle celui-ci fut maintenu de certains rapports cités plus haut, les dissidences existant au sein de son Etat Major, sont autant de facteurs qui contribuèrent à l'échec de cette invasion. À certains moments, Masséna avait recours à l'aide de son confident Jean-Jacques Pelet, un jeune homme alors âgé de 28 ans. Grâce essentiellement au travail de compilation de Donald Howard, nous avons aujourd'hui accès aux *Mémoires* et aux études faites par ce jeune ingénieur géographe qui sera ultérieurement nommé général et prendra la direction des archives de guerre françaises¹⁸. Foy, Guingret, Marbot et d'autres mémorialistes indiquent certains des événements qui menèrent à une nouvelle défaite de Napoléon.

Bussaco fut l'une des dernières batailles et des nombreuses défaites de l'armée française au Portugal. Lors de sa retraite, Masséna livra quelques combats de moindre importance à Redinha et à Pombal. L'on estime que, malgré les défaites subies, Masséna révéla une grande valeur militaire en parvenant à regagner la

16 Marcel GUINGRET, *Relation Historique de la Campagne sous le Maréchal Masséna, Prince d'Essling*, Limoges, 1817.

17 Ce fut le cas de la 2^e division du 9^e corps d'armée commandée par le général Drouet d'Erlon qui resta à Leiria avec des milliers de soldats sous prétexte qu'il n'obéissait qu'aux ordres du roi Joseph Bonaparte et pas à ceux de Masséna.

18 Donald HOWARD, (ed., translated and annotated), *The French Campaign in Portugal, An account by Jean Jacques Pelet*, Minneapolis, 1973.

frontière espagnole sans perdre beaucoup d'hommes. Dans le laps de temps qui s'écoula entre août 1810 et mars 1811, Soult, à qui Napoléon avait ordonné de rejoindre Lisbonne par la rive gauche du Tage pour apporter son aide à Masséna qui venait du sud par la frontière de Badajoz, ne le fit pas.

À partir de cette date, un corps militaire d'une dizaine de milliers de Portugais, dans une épopée qui reste à raconter, va traverser l'Espagne en compagnie des troupes anglaises et espagnoles et atteindre le sud de la France. Le rêve que Napoléon avait caressé de « s'offrir une balade » dans la péninsule s'était écroulé. L'aigle, jusqu'alors altier, allait succomber en abandonnant derrière lui un paysage de mort et de destruction que seuls l'ambition, la ténacité et le génie des peuples permettraient de reconstruire. Effectivement le spectacle des actes barbares pratiqués par chacun des camps, les assassinats, l'obligation faite aux populations affamées de s'enfuir en abandonnant leurs foyers et leurs biens, ne pouvaient que provoquer une profonde douleur chez les habitants des régions dévastées. Mais, plus tard, après avoir de nouveau goûté à la liberté et à la paix, ceux-ci trouvèrent en eux les forces nécessaires à la reconstruction de leurs maisons et de leurs biens.

LE TÉMOIGNAGE DU GÉNÉRAL MARBOT

Beaucoup d'affirmations concernant la désastreuse épopée de Napoléon dans la péninsule, sont corroborées par le Français Jean Baptiste Antoine Marcellin de Marbot, c'est pourquoi nous avons choisi de présenter rapidement quelques-unes de ses réflexions sur le sujet. Dans l'un des chapitres de ses intéressants *Mémoires*¹⁹ intitulé « Causes principales de nos revers dans la Péninsule », le Général Baron de Marbot, énumère certaines des raisons qui menèrent aux guerres péninsulaires. Il affirme ainsi, à propos de la victoire de Baylen remportée par les armées anglo-luso-espagnoles, que « ce succès inespéré non seulement accrut le courage des Espagnols, mais enflamma aussi celui de leurs voisins les Portugais ». Il fait également allusion au départ précipité de la famille royale vers le Brésil « de crainte d'être arrêtée par les Français ». Il évoque aussi la défaite de Junot, les triomphes de Napoléon et l'installation de son frère sur le trône d'Espagne, les victoires de Soult et la mort du général Moore en Galice. Les victoires de Napoléon s'espacèrent, selon l'avis de ce mémorialiste, quand « ... le cabinet de

19 Les *Mémoires du Général Baron de Marbot* furent écrits en 1847 et publiés, en 3 volumes, en 1891. Élevé au grade de lieutenant-général, Jean Baptiste Antoine Marcellin de Marbot participa aux campagnes napoléoniennes en Italie, Russie, Pologne, Allemagne, Espagne et au Portugal, où il fit partie de l'Etat Major de Masséna. Ses *Mémoires* sur les événements au Portugal offrent un éclairage intéressant sur les causes de la défaite des armées napoléoniennes entre 1810 et 1811.

Londres lui [suscita] habilement un nouvel et puissant ennemi : l'Autriche venait de déclarer la guerre à Napoléon, qui fut contraint de courir en Allemagne, en laissant à ses lieutenants la difficile tâche de comprimer l'insurrection ».

D'après Marbot quand le « maître abandonna la péninsule, le faible roi Joseph n'ayant ni les connaissances militaires ni la fermeté nécessaires pour le remplacer, il n'y eut plus de centre de commandement ». Il rapporte la situation du Maréchal Soult abandonné à Porto « sans que le maréchal Victor exécutât l'ordre qu'il avait reçu d'aller le rejoindre » et explique que « L'anarchie la plus complète [régnait] parmi les maréchaux et chefs des divers corps de l'armée française ». Il ajoute que « Soult, à son tour, refusa plus tard de venir au secours de Masséna, lorsque celui-ci était aux portes de Lisbonne, où il l'attendit vainement pendant six mois ! » et que, plus tard, « Masséna ne put obtenir que Bessières l'aîdât à battre les Anglais devant Almeida ! » Le Baron explique comment Masséna, incapable de percer les lignes fortifiées de Torres Vedras, renonça à conquérir Lisbonne et le Portugal.

Marbot raconte dans le détail des scènes d'égoïsme et de désobéissance qui causèrent la perte de l'armée française mais reconnaît « que le tort principal appartient au gouvernement » en la personne de Napoléon qui, « se voyant attaqué en Allemagne par l'Autriche, [s'éloigna] de l'Espagne pour courir au-devant du danger le plus pressant ». Toutefois Marbot exprime son incompréhension devant le comportement de Napoléon lorsque celui-ci, « après la victoire de Wagram, la paix conclue dans le Nord, (...) n'[a] pas senti combien il importait à ses intérêts de retourner dans la Péninsule, afin d'y terminer la guerre en chassant les Anglais ! ». En fait, ce qui le surprend le plus, c'est que « ce grand génie ait cru à la possibilité de diriger, de Paris, les mouvements des diverses armées qui occupaient à cinq cents lieues de lui l'Espagne et le Portugal, couverts d'un nombre immense d'insurgés, arrêtant les officiers porteurs de dépêches et condamnant ainsi souvent les chefs d'armée français à rester sans nouvelles et sans ordres pendant plusieurs mois ».

Marbot estime que « puisque l'Empereur ne pouvait ou ne voulait venir lui-même, il aurait dû (...) punir très sévèrement ceux qui ne lui obéiraient pas ! » Quant à son frère Joseph, le roi d'Espagne, Marbot le dépeint comme un homme « instruit mais totalement étranger à l'art militaire » et incapable de se faire obéir des officiers. Le roi Joseph était d'ailleurs le premier à désobéir aux ordres de l'Empereur, refusant d'envoyer en France les soldats ennemis faits prisonniers et les intégrant dans des corps d'armée. Marbot se montre en désaccord avec le système de recrutement napoléonien dont il estime qu'il était préjudiciable à l'armée française : « La défection des soldats étrangers dont l'Empereur inondait la Péninsule, ajoutée à celle des prisonniers espagnols si imprudemment réarmés par Joseph, nous devint infiniment préjudiciable. » Marbot mentionne enfin ce qui lui semble être « la cause principale » des revers français dans la péninsule :

« l'immense supériorité de la justesse du tir de l'infanterie anglaise, supériorité qui provient du très fréquent exercice à la cible, et beaucoup aussi de sa formation sur deux rangs »

Dans ses *Mémoires*, Marbot livre également sa conviction intime que « Napoléon aurait fini par triompher et par établir son frère sur le trône d'Espagne, s'il se fût borné à terminer cette guerre avant d'aller en Russie ». Pour ce dire, il se basait sur le fait que, seul le soutien financier de l'Angleterre permettait le maintien de la coalition. Or, le pays était las d'autant de dépenses et la Chambre des Communes s'appêtait à refuser de voter les crédits nécessaires mais la nouvelle que Napoléon allait partir attaquer la Russie la fit changer d'avis et autoriser la « continuation de la guerre ». Marbot mentionne également les défaites du maréchal Marmont et du roi Joseph en Espagne où les Français essuyèrent de « tels revers que vers la fin de 1813, nos armées durent repasser les Pyrénées et abandonner totalement l'Espagne qui leur avait coûté tant de sang ! ».

L'ultime citation des *Mémoires* de Marbot, vaut d'être mentionnée parce qu'elle rend justice au courage des soldats portugais et qu'il est rarissime de trouver ce genre de considération sous la plume d'un mémorialiste français. Après avoir reconnu l'esprit de persévérance des soldats espagnols, Marbot fait l'éloge des soldats portugais dans les termes suivants : « Quant aux Portugais, on ne leur a pas rendu justice pour la part qu'ils ont prise aux guerres de la Péninsule. Moins cruels, beaucoup plus disciplinés que les Espagnols et d'un courage plus calme, ils formaient dans l'armée de Wellington plusieurs brigades et divisions qui, dirigées par des officiers anglais, ne le cédaient en rien aux troupes britanniques ; mais, moins vantards que les Espagnols, ils ont peu parlé d'eux et de leurs exploits, et la renommée les a moins célébrés ».

Les historiens et les chroniqueurs ont trop souvent négligé de prendre en compte la frustration des projets de Napoléon ainsi que les erreurs successives de tous ordres accumulées au long d'années qui ne pouvaient qu'aboutir à une défaite. Ils oublient de mentionner également que c'est dans cet espace péninsulaire, qu'a commencé la chute de Napoléon. Il y aura, après, la campagne de Russie dont on connaît l'issue malheureuse. Nous sommes personnellement convaincus que les défaites subies par Napoléon au Portugal entre 1807 et 1811, au cours desquelles on vit chanceler des chefs militaires de grande valeur, ont profondément influencé sa défaite finale.